

■ Scènes | Avant-propos

Demain, devenir le barbare de

► Hamadi poursuit son exploration du thème de l'exil et du déracinement dans "Les Barbares".

► Avec son fils, Soufian El Boubssi, seul en scène.

Reportage Camille de Marcilly

Ce n'est pas la première fois que le conteur, comédien, auteur et metteur en scène Hamadi travaille avec son fils, Soufian El Boubssi. En 2008, le fils avait mis en scène le père pour "Papa est en voyage", Meilleur Seul en scène aux Prix de la critique, et en 2009, "Sans ailes et sans racines", où ils partageaient le plateau en duo, a reçu le coup de cœur de la presse au festival d'Avignon. Cette fois à la plume et à la mise en scène, Hamadi propose "Les Barbares", histoire d'un homme terrassé par les difficultés de la vie dans une terre de misère qui décide de tenter la grande traversée vers le Nord, l'Eldorado. Pour porter sa voix, Soufian El Boubssi est seul en scène. Rencontre.

Vous continuez l'exploration des thèmes de l'exil et de la migration.
Hamadi: Il y a toujours cette di-

mension dans nos créations non seulement parce qu'elle nous est proche mais parce que c'est une question contemporaine. Notre siècle est marqué par les migrations de population. Soufian: Il est aussi question du partage des richesses, entre le Nord et le Sud, mais aussi au sein des sociétés occidentales. Les richesses sont détenues par un nombre de plus en plus restreint et de plus en plus de personnes sont de plus en plus pauvres. L'immigration en est le révélateur, c'est un miroir grossissant. Il y a un mécanisme de séparation à l'échelle de la planète. On va vers une Europe mirador, une Europe forteresse.

Ce processus protectionniste est généré en partie parce que les peuples se sentent menacés. Vous dénoncez cette méconnaissance et les préjugés à l'égard du migrant ?

H.: Si sur les clandestins, on pouvait imprimer des visages, des vies, l'attitude des Européens de l'Ouest vis-à-vis d'eux serait différente. Au fond, il s'agit d'un destin singulier, c'est un être humain, pas un rapport statistique.

S.: Pour mener une politique d'expulsion, il faut mener une politique de déshumanisation. L'histoire le montre. Plus on a des numéros, sans visage, sans passé, plus il est facile de mettre quelqu'un dans un train ou un avion et de le renvoyer, où que ce soit. Dès qu'on a face à nous des indi-

vidus avec des trajectoires particulières, cela devient plus compliqué...
H.: ...parce que cela nous renvoie à notre propre histoire. On se rend compte qu'on se ressemble.

S.: L'objectif des "Barbares" est de mettre sur le plateau une trajectoire humaine, une vie, de nous montrer ce qu'il y a derrière le numéro de dossier. Qu'est-ce qui pousse quelqu'un à partir ? Il y a toujours des faiblesses, de la douleur, ce n'est jamais par plaisir ou par choix.

Vous évoquez aussi l'Eldorado, la déception est-elle toujours présente à l'arrivée ?

S.: Je pense que les gens qui tentent de traverser aujourd'hui savent ce qui les attend. Ils savent que ça va être dur, qu'ils seront attendus par des soldats armés, qu'ils ne seront pas les bienvenus, etc. Mais ils préfèrent quand même, malgré tout, se jeter à la mer sur un rafiote de quatre mètres de long que de rester là-bas à crever de faim.

H.: On oublie trop vite que ce n'est pas de la marchandise mais des êtres humains. Notre but est d'humaniser ces gens.

Que faire ?

H.: On n'a pas de solution. On ne dit pas qu'il faut accueillir tout le monde ou rejeter tout le monde.

S.: C'est un spectacle-question. D'ailleurs, je ne crois pas qu'on

puisse créer des spectacles-solutions. La fonction première de la scène, c'est de poser des questions et de les renvoyer aux spectateurs. Je me sens aussi démuné, aussi désemparé que qui que ce soit.

H.: Mais c'est comme si nous avions la responsabilité de poser cette question, de soulever les problèmes. Il y a une grande part d'indignation face à la manière dont on peut traiter les gens et qui me donne envie de le porter sur scène. C'est insupportable.

S.: L'important à garder à l'esprit, c'est qu'on est toujours potentiellement le prochain migrant. Les puissances économiques basculent. Le dernier grand flux migratoire des Européens vers les Etats-Unis date des années 30, c'était il n'y a pas si longtemps. Aujourd'hui, on a l'impression que la situation est coulée dans le bronze et ne changera jamais. Mais nos petits-enfants seront peut-être obligés à leur tour, de faire une valise et de fuir. La migration due à la faim existe depuis la nuit des temps et il n'y a pas de moyen de l'arrêter sauf en tuant les gens sur la plage. On oublie que, très vite, on pourrait être le barbare de demain, le barbare de quelqu'un.

→ Bruxelles, Wolubilis, du 26 au 30 janvier. Durée : 1h15. De 9 à 15 €. Infos & rés. : 02.76.1.60.30, www.wolubilis.be

■ Chanson | Concert

Le grand Cirque de Thomas Dutronc

► En festival cet été, le guitariste et chanteur a fait le spectacle vendredi au Cirque royal.

C'est reparti pour Thomas Dutronc qui, après "Silence on tourne, on tourne en rond", deuxième album paru le 3 octobre dernier, enchaîne à nouveau les concerts. Nous l'avions vu à Maubeuge, à l'occasion du tour de chauffe, début octobre (voir LLB du 8/10/11). Quatre mois plus tard, le groupe est sondé, plus musical, et Dutronc fils laisse chanter sa guitare.

Costume sombre scintillant, chemise blanche, cravate, le jeune homme maîtrise le verbe et la chanson. Le concert confirme le tournant pop rock pris par ce nouvel album bien inspiré, drôle, centré. D'accord, le fils de Françoise et Jacques n'est pas un rentre-dedans mais, sous ses airs narquois et faussement flemmards, il en décoche quelques-unes. Voir "On ne sait plus s'ennuyer" dénonçant l'asservissement aux réseaux: "Ce soir c'est moi qui sors Chérie,

comme ça je promène un peu l'ordi." Ou le lucide "Turlututu": "On cherche la lumière, on se prend le réverbère".

Tout cela se passe dans la joie et la bonne humeur, celles que triment Thomas et sa petite bande, dignes d'un grand Cirque. Cela paraît évident sans l'être: "Sac Ado" est très recherché, avec les guitares flamencas d'un côté (Jérôme Ciosi et David Chiron), la guitare slide de l'autre (Frédéric Jaillard). "A la vanille", qui sur l'album passe un peu inaperçu ("il paraît que les filles aiment encore les je t'aime"), ressort en concert avec des guitares entre bossa nova et manouche.

Manouche, c'est ainsi que Thomas Dutronc a commencé. Avec une virtuosité sensible et narrative, il envoie quelques solos soufflants, parfois comme un

Django Reinhardt bluesé ("J'aime plus Paris"). Dans son hommage à Ninime Garcia et, par là, au même Django, il recrée la formule du Quintette du Hot Club de France, trois guitares, basse, violon.

C'est là qu'intervient le formidable Pierre Blanchard, qui rime avec lunettes noires: son archet rivalise avec celui de Stéphane Grappelli, mais aussi avec celui, branché sur le secteur, de Jean-Luc Ponty. Dans ce concept chanson pop très réussi, ce sont encore les esprits manouches qui mettent le plus d'ambiance. Bientôt le disque de jazz attendu ?

DS

→ Le 1^{er} février à Tournai (Maison de la culture), le 7 mars à Liège (Forum). Et aux Francofolies de Spa. www.livenation.be



■ Festival | Semaine du Son

José van D

► Mais façon jazz! Avec Jean-Philippe Collard-Neven et Jean-Louis Rassinfosse.

Ouverture, ce lundi, à Bruxelles, de la Semaine du son/De week van de klang, un événement suscité il y a dix ans à Paris par un ingénieur acousticien français, Christian Hugonnet, pour sensibiliser le grand public aux questions du "sonore" dont fait partie la vie de tous les jours.

Aujourd'hui, plus de 50 villes dans le monde ont fait de la Semaine du son un événement culturel et social spécifique où il est question de création, d'environnement, d'éducation, de diffusion et même de santé. En l'occurrence, près de 40 événements menés à travers tout Bruxelles.

Parrain de l'édition 2012: José van